



Le savoir y faire de la gambiarra¹

Antonio Teixeira

Orcid: [0000-0003-3867-2681](https://orcid.org/0000-0003-3867-2681)

Doutor pelo Département de Psychanalyse de Paris VIII
Professor Titular do Programa de Pós-graduação em Psicologia
na Universidade Federal de Minas Gerais / UFMG
Psicanalista, Membro da Escola Brasileira de Psicanálise / EBP
Membro da Associação Mundial de Psicanálise / AMP
E-mail: amrteixeira@uol.com.br

Resumé: Pour discuter le thème plus général de l'invention qui se présente dans la clinique psychanalytique, cet article propose de penser la question des solutions de contournement comme des cas particuliers d'invention marqués par la dimension de la précarité. Cette précarité nous intéresse dans la mesure où elle nous permet d'accéder à une lecture non idéalisée de ce que Lacan formule comme invention sur le destin donné au symptôme dans le terme d'une psychanalyse, qui serait une manière de faire avec quelque chose pour laquelle il n'y a pas de programmation symbolique définie. Dans cette perspective, nous pensons que la pratique du psychanalyste actualise le bricolage de la solution de contournement comme une fuite vers la singularité inventive.

Mots clés: Gambiarra; Invention; Savoir-faire; Singularité; Bricolage.

O savoir y faire da gambiarra: Visando discutir o tema mais geral da invenção que se apresenta no âmbito da clínica psicanalítica, este trabalho propõe pensar a questão da gambiarra como um caso particular de invenção marcada pela dimensão da precariedade. Essa precariedade interessa na medida em que nos permite alcançar uma leitura não idealizada do que Lacan formula como invenção acerca do destino dado ao sintoma no termo de uma psicanálise, que seria um modo de se haver com algo para o qual não se dispõe de uma programação simbólica definida. Nessa perspectiva, acreditamos que a prática do psicanalista atualiza a bricolagem da gambiarra como um escape para a singularidade inventiva.

Palavras-chave: Gambiarra; Invenção; Savoir-y-faire; Singularidade; Bricolagem.

The applied know-how of the workaround: In order to discuss the more general theme of the invention that presents itself in the scope of psychoanalytic clinic, this work propose to think about the issue of the workaround as a particular case of invention marked by the dimension of precariousness. This precariousness is of interest hereto the extent that it allows us to achieve a non-idealized reading of what Lacan formulates as an invention to describe the destiny given to the symptom at the end of a psychoanalysis, which would be a way of dealing with something for which there is no predefined symbolic setting. From this perspective, we believe that the psychoanalyst's practice updates the DIY aspect of the workaround as an escape towards the inventive singularity.

Keywords: Workaround; Invention; Aura; Singularity; DIY.

Le savoir y faire de la gambiarra

Antonio Teixeira

Jacques-Alain Miller nous invite à distinguer, au cours de sa conférence sur le partenaire sinthome (Miller, 2000, p. 203), la conception de la fin de l'analyse en tant qu'effet de la traversée du phantasme, proposée par Lacan dans le *Séminaire XI*, de la formulation qui s'établit, à partir de son dernier enseignement, non plus au sens d'une traversée, mais plutôt comme savoir-y-faire avec le sinthome sur le mode d'une invention précaire. Cette précarité du savoir y faire nous intéresse particulièrement, dans la mesure où elle nous permet de réaliser une lecture non idéalisée de ce que Lacan formule comme terme final d'une analyse, au niveau d'un savoir qui serait une façon de se débrouiller avec quelque chose sans programmation symbolique définie au préalable.

Du côté de la traversée, nous avons affaire à l'idée d'un réveil du sujet jusqu'alors immergé dans l'illusion du semblant, auquel s'ouvrirait un accès au réel. Appuyée, en quelque sorte, dans le mythe platonique du prisonnier de la caverne, condamné à ne voir que d'ombres de simulacre, et qui finalement accède, à travers la philosophie, à la lumière solaire de la vérité, la notion de traversée se trouve toujours marquée par l'idéal mis en valeur par Heidegger de la vérité comme alétheia, comme dévoilement. Mais quand nous avons affaire, à partir de la conception de la fin de l'analyse du dernier Lacan (1976), à la dimension pulsionnelle du sinthome, cette version idéalisée disparaît: il n'y a pas de traversée, la sortie de la caverne n'est qu'une illusion de la caverne, car il n'y a pas d'au-delà de la pulsion. Illusion et vérité se trouvent sur le même plan quand on a affaire à la jouissance qui habite le sinthome, au sens où la représentation soi-disant véridique de l'objet importe moins que l'invention de quelque chose permettant la pulsion de s'en satisfaire. Dans le savoir y faire avec le sinthome, l'invention prend la place de la révélation.

Cela signifie qu'au niveau du savoir y faire avec la pulsion, la notion elle-même de réveil se réduit à une illusion idéalisée. Face à quelque chose que l'on ne peut pas franchir, dit J.-A. Miller, il ne revient au sujet que de s'en débrouiller, que de faire autrement pour inventer un moyen de faire face à ce qu'il ne peut pas changer (Miller, 2000, p. 205). Différemment du *know-how* ou du savoir-faire, expression qui désigne un ensemble de règles reproductibles permettant l'application technique d'une connaissance établie au préalable, il est question, au niveau du savoir y faire, de faire face à un problème qui n'admet pas de solution symboliquement prédéterminée. Alors que dans le domaine du savoir-faire, nous opérons avec le concept, qui est la fixation de la signification à l'intérieur d'une pratique discursive - comme c'est le cas de l'ingénieur qui projette une turbine à partir du concept géométrique de l'objet conique -, au niveau du savoir-y-faire on se trouve en face de quelque chose qui résiste à toute appréhension conceptuelle. Au lieu d'une théorie prête, nous avons affaire à un savoir d'une pratique qui se réalise dans son propre mouvement d'usage.

Cette dimension d'usage, à ne pas confondre avec le calcul utilitaire de la répartition des biens discursivement déterminés, est un élément essentiel du savoir y faire articulé au sinthome. Pour développer ce point, j'ai pensé à un rapport que l'on peut établir entre l'usage pulsionnel du sinthome

et l'exercice, très répandu au Brésil, d'une solution improvisée qui s'appelle "gambiarra". En voici une illustration:



Il est vrai que ce mot "gambiarra" ne se laisse pas traduire aisément en français. L'équivalent le plus proche que j'ai trouvée est le lexique dépréciatif "rafistolage", version substantivée du verbe rafistoler, qui sert à indiquer, selon le grand Robert, l'acte de réparer grossièrement une pièce ou un ustensile, mais ce mot manque d'exactitude. Je dois en plus avouer qu'au moment où j'avais eu l'idée d'approcher cette notion de gambiarra au savoir-y-faire de l'invention articulée au sinthome, je ne savais pas comment la développer. Du mot gambiarra je retenais seulement la résonance signifiante, sans savoir quoi faire du signifié. Mais je me souvenais, au moment où j'écrivais ces lignes, d'une conversation que j'avais eue avec mon professeur de logique, pendant mon master en philosophie, au sujet de l'emploi que Lacan se permettait de faire des quanteurs universels et existentiels dans les formules quantiques de la sexuation. Cela est une gambiarra, a-t-il rouspété, en condamnant ce qu'à ses yeux serait un usage détourné des instruments que la logique avait forgés pour traiter le problème des universels. Il n'y a pas de sens à écrire $\exists x \phi x$, tout comme c'est absurde de formuler $\forall x \phi x$, vu qu'un symbole de quantification ne se laisse point constituer tout seul, dans la syntaxe construite pour la logique des prédicats, une formule grammaticale sur laquelle on puisse inscrire un signe de négation. Vous pouvez appliquer le signe de négation soit sur la variable, soit sur la formule entière, mais jamais sur le symbole de quantification ou d'existence. Sauf si de notre part, bien entendu, nous nous tenons au fait que pour penser le côté féminin des formules de la sexuation, Lacan se propose justement de subvertir, dans sa gambiarra logique, la valeur sémantique cachée derrière la syntaxe appliquée aux termes $\exists x$ (existe x) et $\forall x$ (pour tout x) que pour les logiciens fonctionnent comme des termes primitifs dont on ne discute pas la signification.

On s'aperçoit ainsi, au vu de la réponse dépréciative de cet impatient professeur de logique, que la gambiarra se manifeste comme une infraction ou un usage déplacé d'un instrument originairement conçu selon des règles strictes de son application. C'est comme si le gambiarreur avait usuré un instrument modelé par une classe selon une fonction spécifique, tout en lui donnant un destin

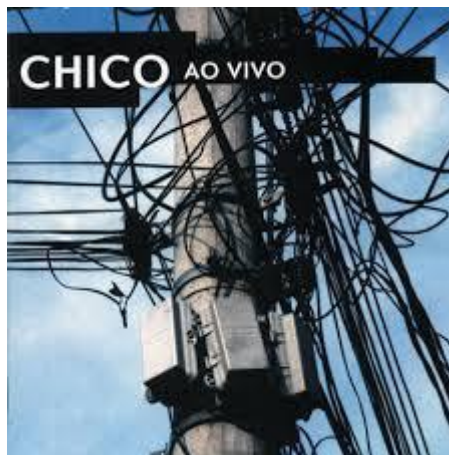
qui échappe au contrôle de ses formulaires. Dans ce sens, quand on songe à l'appropriation réalisée par Lacan des objets de la mathématique et de la topologie, ou sinon à l'usage modifié qu'il fait du diagramme de Saussure, ou encore, si l'on veut en multiplier les exemples, à la lecture subversive qu'il fait du cogito cartésien, on constate que ce psychanalyste est un gambiarreur majeur, si tant est que l'adjectif majeur se laisse appliquer à un gambiarreur. Du même coup, si l'on considère que la pratique de la gambiarra implique la suspension de codes discursifs qui prescrivent l'utilisation d'un instrument, elle doit intéresser au psychanalyste dans la mesure où il se voit constamment convoqué à opérer avec les effets non codés du signifiant sur le corps du parlêtre, dans une situation qui l'oblige à accueillir l'imprévu et allier l'improvisation au calcul clinique de l'interprétation. Mais pourquoi, me demanderiez-vous, ne parlons-nous pas simplement d'improvisation, en laissant de côté cet étrange substantif "gambiarra"?

Pour plusieurs motifs, vous verrez bientôt. La principale raison est que l'idée d'improvisation normalement implique une maîtrise ou un domaine technique de la part de celui qui s'en permet. Le musicien qui joue à l'improvise est celui qui domine les variables harmoniques et mélodiques de son instrument, tout comme le conférencier qui se permet d'improviser est celui qui maîtrise les possibles développements de son argumentation. Si le terme "gambiarra" nous intéresse particulièrement, c'est dans la mesure où il évoque quelque chose de radicalement distincte de cette position de maîtrise. Quand nous faisons une gambiarra, c'est que nous sommes en face d'une situation de précarité qui nous oblige à nous débrouiller avec un objet non destiné spécifiquement à la fin que nous cherchons, mais qui se trouve par contingence devant nous. Je nécessite d'urgence, par exemple, d'un compas indisponible pour réaliser un calcul géométrique, et tout d'un coup je vois sur ma table une paire de ciseaux, un cordon élastique, un stylo, et voici la gambiarra d'un compas à la fois précaire et fonctionnel.



Ceci dit, bien que nous puissions considérer la pratique de la gambiarra comme un cas particulier de bricolage, le gambiarra s'en différencie dans la mesure où elle se trouve impliquée par la pression d'une urgence, aussi bien que par un rapport corporel avec la matérialité de son objet. Il y a, si je puis dire, un matérialisme discursif de la gambiarra qui nous intéresse particulièrement, dans la mesure où

cela nous permet une vision plus claire des conditions concrètes de son invention. Aussi savons-nous que le surgissement du substantif gambiarra est le fruit, pour ainsi dire, d'une gambiarra verbale. Néologisme originairement construit à partir du lexème "gambia", qui signifie "jambe", cette partie du corps dont on se sert pour s'évader ("sauve qui peut" en brésilien se dit "au secours mes jambes"), ce mot sert à indiquer un dispositif d'échappatoire, ayant d'ailleurs été employé comme un jargon pour désigner une relation extra-conjugale. Une bonne illustration en serait la table improvisée du camelot qui vend des produits illégaux dans la rue, et qu'il doit pouvoir immédiatement fermer pour s'enfuir quand la fiscalisation de la police y arrive. A ce terme s'ajoute le suffixe "arra", équivalent portugais de la désinence française "arre", présente, par exemple, dans des lexiques comme bizarre ou bagarre, qui sert à accentuer le sens dépréciatif d'exagération, dont la sonorité âpre signale en plus le déchirement de son emploi sur le tissu du discours. Dans son registre plus ancien, le mot "gambiarra" apparaît pour la première fois dans le dictionnaire portugais Caldas Aulete, en 1881, étant employé pour désigner l'usage d'extension électriques non autorisées, dans le contexte de modification urbaine qui s'est produite à la fin du dix-neuvième siècle. Les gambiarras étaient des ramifications précaires de câbles électriques et tuyaux introduits avec la nouvelle modalité d'illumination. Sa présence marquante dans des favelas brésiliennes a fini par donner à ce terme la connotation péjorative de rafistolage infractionnel, comme vous pouvez voir ci-dessous dans l'image de connexions irrégulières destinées au vol de courant électrique, exposée dans la couverture d'un disque du compositeur brésilien Chico Buarque de Holanda.



Or, si nous nous interrogeons, maintenant, pour les conditions qui déterminèrent le surgissement de la pratique de la gambiarra, à la fin du 19^{ème} siècle, aussi bien que son extension au long du siècle dernier, nous pouvons inférer qu'elle se manifeste comme une échappatoire subjective construite dans le contexte d'une situation marquée par l'expansion technologique des objets industriels générés par le discours du capitalisme, et cela sur un mode particulièrement notable dans des régions périphériques du capitalisme, comme c'est le cas du Brésil. Vous pouvez trouver, à ce sujet, une

intéressante étude de l'architecte Rodrigo Bouffleur, qui nous invite à penser la gambiarra comme un type de transformation inventive qui produit des artefacts à partir d'objets industrialisés, c'est-à-dire avec des choses distincts de ceux qui se trouvent dans la nature, au sens où elles résultent d'un projet déterminé au préalable par le propos de son utilisation (Bouffleur, 2013). Mais ce qui nous intéresse particulièrement, sur ce point-là, c'est de savoir pourquoi la gambiarra nous touche, par-delà son aspect fonctionnel, au niveau d'une passion suscitée par son effet esthétique, en introduisant une aura normalement absente de l'objet industrialisé. Notre hypothèse est que la gambiarra vient restituer cette aura à force d'intervenir, subversivement, sur la structure discursive qui détermine la production des objets industrialisés transformés par son opération.

Pour bien éclairer ce point, encore faut-il souligner que les objets industrialisés, sur lesquels elle porte, ne sont pas conçus pour satisfaire la demande d'un sujet singulier. Les objets du discours du capitalisme, convertis dans la forme-marchandise, sont plutôt destinés à une collectivité d'individus, techniquement nommée "marché de consommation". Ainsi l'appel publicitaire mis en marche par ce discours vise-t-il à produire des différences définies par des standards de consommation. Se différencier, du point de vue de cette logique discursive, revient à se conformer à un modèle qui distingue non pas de singularités, mais plutôt des classes constitutives des marchés pour le capital. Se différencier revient ici à s'aliéner de toute singularité pour appartenir à une classe particulière marquée par une codification discursive. Qui plus est, étant donné que cette production se trouve orientée non point par la nécessité de celui qui demande et consomme, mais plutôt par l'objectif abstrait d'accumulation de capital, il importe moins de produire pour la demande que de produire la demande elle-même: ce qui compte, pour ce discours, est susciter la demande induite par un produit destiné à être consommé par une classe déterminée. Voici pourquoi des nécessités secondaires, comme l'acquisition d'un téléviseur plasma, sont généralement priorisées à la place des nécessités primaires, comme les systèmes d'assainissement publics, vu que la nécessité elle-même cesse d'être une condition naturelle pour devenir l'effet suscité par une construction discursive. Cela s'atteste également dans le fait que tous les gens ici présents nécessitent aujourd'hui d'un portable pour appartenir à cette collectivité, alors que l'on pouvait parfaitement vivre sans cet intolérable gadget jusqu'à la fin du dernier siècle.

Au niveau de la logique de ce discours, la création d'une nécessité est plus importante que sa satisfaction. Car ce qui se satisfait dans la société industrielle, comme le disait Baudrillard, est moins la nécessité de l'homme pour un produit que la nécessité elle-même d'éveiller le lucre engendré par la production (Baudrillard, 1970, p. 109). Autant dire qu'au moment de lancer un nouveau produit sur le marché, l'entrepreneur se soucie moins de créer des objets pour un sujet que des sujets pour un objet. Cela se vérifie, en ce qui concerne le champ de la santé mentale, dans la multiplication effrénée de nouvelles pathologies psychiatriques, telles la dysthymie chronique, le TDAH, et, plus récemment, le syndrome de *burnout*, dont la création se doit moins aux études conduites par des savants qu'à des projets menés par des experts au service du *marketing*. Pour chaque maladie, une nouvelle classe de consommation se constitue à travers l'offre du bien-être dans la forme-marchandise des pilules

thérapeutiques ou des protocoles comportementaux de réadaptation fonctionnelle.

Qui plus est, au moment où un produit est lancé sur le marché, il s'en trouve conçu dans la perspective de sa valeur d'échange. Alors que du point de vue de sa valeur d'usage, chaque objet exhibe des qualités distinctes et incomparables, il n'acquiert la forme-marchandise qu'à la condition de s'uniformiser. Il faut l'abstraire de toutes les caractéristiques singulières, pour n'en retenir que la valeur calculable d'échange au niveau de sa forme d'équivalence. Ceci explique pourquoi un *drugstore* moderne n'éveille pas en nous l'effet auratique de fascination et mystère que nous pouvions sentir en entrant dans l'établissement d'un apothicaire ancien. Tous les produits s'y trouvent étiquetés et disposés dans des étagères uniformes et monotones, au service du calcul marchand relatif à la marge de lucre du produit industriel standardisé. Mais bien que la valeur d'usage soit en règle générale un présupposé de la valeur d'échange, au sens où tout acheteur normalement cherche à se servir du produit acquis, le discours du capitalisme inverse cette présupposition, en faisant de la valeur d'usage une question secondaire. Au lieu, par exemple, de parler "je vais boire un réfrigérant", il nous arrive souvent de dire "je vais prendre une coca". À travers le logo, qui se matérialise dans l'apparence externe de l'emballage, le discours mercantile déplace l'accent de la valeur d'usage vers la valeur d'échange, tout en connectant métonymiquement l'appellation commerciale du produit uniformisé à la promesse de satisfaction de la demande. Ceci explique pourquoi la marque Coca-Cola vaut actuellement le double de son patrimoine liquide, aujourd'hui estimé en 30 milliards de dollars.

Nous retrouvons par conséquent, organiquement articulés dans la production en série des produits offerts par le discours du capitalisme dans la forme marchandise, standards uniformes d'équivalence et de reproductibilité qui finissent par générer, dans la communauté des consommateurs, un effet de masse et nivellement sociaux. Le sujet, privé de sa singularité, ressent tout cela avec un affect de tristesse et désolation, comme vous voyez dans la scène du personnage juif de Woody-Allen converti au catholicisme, dans la pellicule *Hanna et ses sœur*², et qui dépose sur la table un crucifix à côté d'emballages de pains de mie et d'un pot de mayonnaise Hellmans. Il n'empêche, néanmoins, que tout cela crée aussi, comme le note encore Rodrigo Bouffleur, une masse d'objets en faillite desquels on attend d'un travail de transformation à même de générer une valeur singulière d'usage distinct de celui qui se trouve subordonné par la valeur d'échange (Bouffleur, 2013, p. 97). La gambiarra, dans cette perspective, serait justement l'effet de ce travail de transformation qui permet au sujet d'échapper à cette imposition du discours du capitaliste, dans la mesure où elle permet de restaurer une valeur inattendue d'usage non déterminée par la valeur d'échange exigée par la logique du capital.

Ainsi la gambiarra se réalise-t-elle comme une échappatoire, dans la mesure où sa valeur d'usage ne se soumet pas à la valeur d'échange: il n'y a pas de commerce de gambiarras. La gambiarra porte sur l'objet dans la forme marchandise, en le subvertissant dans son essence elle-même, et c'est dans ce sens qu'elle peut intéresser au savoir y faire promu par la psychanalyse. Pour vous expliquer cela, je vous propose d'observer cette adorable gambiarra postée sur vos écrans.



Vous constatez que ce joli chariot à roulettes résulte d'un geste qui articule une porte de placard de cuisine, deux souches en bois, une grande vis de fixation en position centrale, quatre roulements de moteur et deux grosses bandelettes de pneumatique. Cet artefact nous enchante dans la mesure où le chariot à roulements a l'air de nous raconter l'histoire singulière de celui qui l'a construit, en révélant une manière unique de regarder le monde à partir d'une sélection non standardisée de ses éléments. Il en va, dans ce sens, d'une passion du savoir de la gambiarra, dans la mesure où en elle se restaure l'aura que, selon W. Benjamin, la reproduction technique du capitalisme avait effacée des objets, en remplaçant son existence unique et singulière par l'existence en série. C'est comme si la gambiarra nous disait que seulement cette personne, et personne d'autre, pouvait imaginer qu'une porte en formica industrielle destinée à la poubelle, était l'exemplaire unique d'un siège de chariot à roulette attendant à être reconnu comme tel.

Il y a, comme vous le voyez, une proximité ontologique de la gambiarra avec les formes singulières de vie, comme le dit le metteur en scène Cao Guimarães, qui se permet par ailleurs de concevoir l'existence elle-même comme une grande gambiarra, un processus constant de démontage et recomposition qui ne s'inscrit pas dans un manuel d'instruction. Expression d'une façon unique de se trouver au monde et s'en débrouiller, la gambiarra attire notre désir à force de se présenter, dans sa précarité, comme une entité vivante et mutante, étant pour cette raison quasi toujours originelle, non reproductible. Si à cette valeur d'usage s'ajoute une valeur esthétique, c'est dans la mesure où sa composition éveille en nous une passion d'invention, de savoir y faire, d'un désir écarté des idéaux, orienté par un point de fuite nous permettant d'émanciper des solutions standardisées des objets produits par le calcul marchand du discours capitaliste. Du même coup elle nous révèle que pour échapper à cette structure discursive, on ne doit pas en chercher la sortie à l'extérieur, au niveau, par exemple, d'un refus naturaliste de tout objet industriel. La solution topologique de la gambiarra est beaucoup plus intéressante. Elle nous indique la sortie du discours du capitalisme à l'intérieur de sa propre structure, à travers le geste du gambiarreur qui s'approprie de l'objet industriel produit en série et le subvertit au niveau de sa cause finale, en lui donnant un destin non ordonné par la logique du

capital.

Ainsi la composition de la gambiarra se montre-t-elle comme exemple de cette échappatoire orientée par un dehors à l'intérieur de la structure. Mais nous parlons d'un exemple, voyez bien, et non pas d'un modèle, afin de souligner que cette orientation par la voie empirique de l'exemple doit être différenciée de la référence idéale au modèle. Car, quand nous nous référons au modèle, comme le soulignait l'anthropologue Viveiros de Castro (2019), nous nous plaçons au niveau de l'abstraction, de la simplification violente de la réalité destinée à conformer l'objet à son mode de représentation discursive. Le modèle est l'abstraction qui préside à la conception de l'objet industriel reproductible et en défait l'aura, réduisant le savoir-y-faire au savoir-faire. Mais quand nous nous orientons par la voie de l'exemple, au lieu d'imposer au réel une représentation abstraite de la réalité, nous opérons, pour ainsi dire, au niveau d'une réalité provisoire, avec la prudence d'un savoir qui se sert des éléments disponibles dans la situation, tout en les destinant à une fonction distincte de celle qui se trouve prescrite par le modèle idéal de son usage.

Nous croyons en ce sens que le rêve, tel que la psychanalyse freudienne le conçoit, est un bricoleur qui se vaut des restes diurnes pour représenter la réalisation d'un désir, tout comme le gambiarreur se sert des déchets industriels pour inventer son instrument. Aussi bien le divan psychanalytique, soit dit en passant, se laisse-t-il concevoir, à son origine, comme une gambiarra exemplaire, au sens où personne avant Freud avait deviné la potentialité que pouvait avoir une chaise postée derrière un canapé. Dans cette perspective, nous nous permettons de dire que la pratique du psychanalyste actualise la gambiarra comme une échappatoire pour la singularité subjective. Que ce soit dans l'usage qu'il se permet de faire des pilules psychoactives, en s'éloignant des cadres prescriptifs rigides des standards thérapeutiques, que ce soit dans la manière dont il se sert des gadgets industriels, quand il accepte de recevoir quelqu'un par téléphone ou à travers le zoom, au gré des circonstances, le psychanalyste approuve l'utilisation de ces instruments tout en se préservant, avec une distance ironique, de la fascination que le capitalisme cherche à produire avec ses innovations technologiques. Et de même que le gambiarreur se permet d'employer un stylo comme instrument de perforation ou une encyclopédie comme escalier pour remplacer une ampoule, le psychanalyste cherche dans les romans de Flaubert ou de James Joyce des exemples pour penser le drame hystérique et la solution psychotique, à partir d'aspects étrangers à ce qu'on attend d'un travail de critique littéraire, sans épuiser, bien évidemment, la possibilité déplacée de son usage. Car c'est par l'impossibilité, référée par Lévi-Strauss (1962), de compléter son projet, au sens de le conformer à l'idéal qui préside son usage, que le bricoleur, autant que le gambiarreur, doivent toujours y mettre quelque chose de soi-même.

Notas do editor:

1. Este texto é a transcrição de uma palestra proferida no XI Encontro Outrarte, no dia 29 de

novembro de 2019, em Belo Horizonte/MG. A versão em língua portuguesa encontra-se publicada em: Teixeira, A. (2020). A aura da gambiarra. *Mosaico: Estudos Em Psicologia*, 17(1), 45–60. Recuperado de <https://periodicos.ufmg.br/index.php/mosaico/article/view/24821>

- Disponível em: <https://www.youtube.com/watch?v=G4use18Z9Lc>

Referências Bibliográficas

- Baudrillard, J. (1970). *La société de consommation*. Paris: Denoel.
- Bouffleur, R. (2013). *Fundamentos da gambiarra: a improvisação utilitária contemporânea e seu contexto socioeconômico*. (Tese de doutorado). Faculdade de Arquitetura e Urbanismo, Universidade de São Paulo, São Paulo, SP, Brasil. Recuperado de https://teses.usp.br/teses/disponiveis/16/16133/tde-02072013-134355/publico/Fundamentos_Gambiarra_Rodrigo_Bouffleur_Revisada.pdf
- Lacan, J. (1976). *L'insu que sait d'une bévue s'aile à mourre*. Inédit.
- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris: Plon.
- Miller, J.-A. (2000). Teoria do Parceiro. In Escola Brasileira de Psicanálise (Org.). *Os circuitos do desejo na vida e na análise*. Rio de Janeiro: Contracapa.
- Viveiros De Castro, E. (2019). *O modelo e o exemplo*. [Arquivo de vídeo]. Recuperado de <https://laboratoriodesensibilidades.wordpress.com/2019/03/07/eduardo-viveiros-de-castro-o-modelo-e-o-exemplo-dois-modos-de-mudar-o-mundo/>

Citação/Citation: Teixeira, A. (mai. 2022 a out. 2022). Le savoir y faire de la gambiarra. *Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana*, 17(34), 82-91. Disponível em www.isepol.com/asephallus. doi: 10.17852/1809-709x.2022v17n34p82-91

Editor do artigo: Tania Coelho dos Santos

Recebido/ Received: 08/08/2022 / 08/08/2022.

Aceito/ Accepted: 16/09/2022 / 09/16/2022.

Copyright: © 2022. Associação Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o moderno e o contemporâneo. Este é um artigo de livre acesso, que permite uso irrestrito, distribuição e reprodução em qualquer meio, desde que o autor e a fonte sejam citados/This is an open-access article, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the author and source are credited.